

SOUVENIRS D'AMÉRIQUE

Atlantic-City

Située sur la côte de l'Atlantique, à quatre-vingts kilomètres de Philadelphie, dans une île de trois lieues de long sur une lieue de large, Atlantic City est l'une des stations estivales les plus fréquentées et l'un des bains de mer les plus connus des États-Unis. La ville a grandi si rapidement qu'elle occupe aujourd'hui presque la totalité de cet espace. Jusqu'à il y a de cela un quart de siècle, l'histoire s'était peu occupée d'Atlantic-City. Son origine était pourtant curieuse.

En 1783, un nommé Jérémiah, épris de solitude pour des raisons à lui connues vint planter sa tente sur cet îlot sablonneux. Personne, pas même le percepteur, ne l'y relança ; et si, comme l'affirme un de ses descendants, Jérémiah eût pu acquérir alors toute l'île pour une paire de bottes et une pièce d'indienne, il est certain que Jérémiah a manqué une belle occasion de faire sa fortune et celle de ses héritiers.

Le sol ne procurait rien à vrai dire, et Jérémiah se trouvait fort en peine de vivre. La pêche lui procura d'abord quelques maigres ressources, mais c'était un homme ingénieux, habile à se tirer d'affaires, et pour qui les leçons de l'expérience ne devaient pas être perdues. Un hasard, heureux pour lui, amena sur sa côte un navire en perdition ; il profita de cette aubaine que lui envoyait la Providence. Le capitaine et les matelots dûment noyés, il se tint pour leur héritier légitime, et garda le silence sur cet incident. Nouveau Robinson dans son île encore déserte, il s'appropriait tout ce qui pouvait lui

être utile. Avec les épaves du navire il se construisit une demeure confortable ; avec ce qu'il en tira, il la meubla, l'approvisionna, fit main basse sur les caisses d'étoffes, les barils, les outils, répara le canot et commença à se trouver plus à l'aise.

Par une coïncidence assez singulière, quelques mois plus tard, une goélette, partie de New-York pour la baie du Chesapeake, se perdait encore à la pointe de son île. Deux matelots, échappés seuls au naufrage, furent recueillis en mer ; ils racontèrent que, trompés par un feu allumé sur la plage, ils étaient venus se briser contre un écueil. On ne les écouta guère et on ne les crut pas du tout. La goélette était vieille, assurée à Amsterdam, ainsi que son chargement ; les

armateurs n'en demandaient pas davantage. Six mois plus tard, même accident.

Cette fois, il s'agissait d'un schooner tout neuf, portant un chargement de prix. On s'enquit, et on retrouva chez Jérémiah nombre d'objets provenant de la goélette et du schooner, qu'il avait convertis à son usage personnel. On l'accusa d'avoir, en allumant des feux sur le rivage, provoqué ces accidents. Jérémiah se contenta de hausser les épaules. N'avait-il pas le droit de faire sa cuisine dehors si bon lui semblait ?

Cet argument parut sans réplique et on le laissa tranquille, mais le bruit des faveurs dont la Providence le comblait se répandit, et quelques esprits hardis et aventureux s'avisèrent que ce coin de terre avait du bon, qu'il se trouvait sur la route des navires

monté d'un haut clocher. Il est vrai que le temple servait de magasin pour remiser les épaves ; on affirme que le clocher était converti en observatoire d'où l'on surveillait la pleine mer le jour, en phare la nuit pour attirer les navires. On assure aussi que la seule prière enseignée aux enfants se résumait en ces quelques mots que la tradition a conservés : " Bon Dieu, bénis papa, maman, ainsi que nous tous, misérables et pauvres pêcheurs et envoie-nous, demain matin, un navire à la côte."

Les autorités s'émurent et crurent enfin de leur devoir d'intervenir. Vainement les résidents alléguèrent qu'ils donnaient une instruction religieuse à leurs enfants, que s'ils faisaient stationner des guetteurs de jour et parfois allumer des feux la nuit, c'était uni-

quement pour porter secours aux équipages naufragés. Comme il ne repaissait jamais un seul homme de ces équipages, on supprima, non le Temple, mais le clocher, et on envoya de Philadelphie quelques officiers de police pour surveiller les agissements de la population. A partir de ce moment, et comme par enchantement, les sinistres cessèrent.

Au cours des ans, l'aspect de l'île se modifia. Des spéculateurs habiles la convertirent en plage d'été ; les baigneurs y affluèrent. En 1870, on entreprit la construction du Board-Walk, grande voie planchée, qui mesure près de huit kilomètres et traverse l'île. Cette large voie est une des curiosités d'Atlantic-City. Elle est bordée d'un côté, par de gigantesques hôtels et de beaux magasins, de l'autre, par des théâtres en plein air, skating-rings, salles de bal, cafés-concerts, chevaux de bois, salons de tir, qui lui donnent l'apparence d'une interminable foire. Une foule bariolée encombre les trottoirs, se pressant, se couloyant, ainsi que dans la grande ar-



Jérémiah fut accusé d'avoir, en allumant des feux sur le rivage, provoqué de nombreux accidents

de New-York vers le sud-est, qu'en faisant un peu la chance, on pouvait y gagner honnêtement sa vie. Les deux plages voisines d'Absecom et de Egg-Harborn, également favorables à ce genre d'industrie, se peuplèrent et, grâce au développement du commerce et du transit maritime, prospérèrent. En peu d'années, ces trois localités furent le théâtre de sinistres nombreux. Fataliste par principes et soucieux de se débarrasser de témoins gênants, la population se gardait bien de sauver les naufragés ; on prétendit même qu'elle assommait ceux que la mer épargnait. Ce n'étaient peut-être que des médisances contre lesquelles les habitants protestèrent d'ailleurs en affirmant leurs sentiments religieux ; ils contruisirent un temple sur-

rière de Breadn'ay.

Atlantic-City est à Newport ce que Trouville est à Deauville : le rendez-vous d'un monde mélangé où dominent l'élément populaire, les amusements bruyants. Toutefois, à Atlantic-City, comme à Trouville, l'élément aristocratique est représenté par une élite qui, pour se tenir à l'écart du gros de la population, n'en attire pas moins l'attention. Ses rivalités d'élégance, ses assauts de luxe, ses folles dépenses, et surtout ses divisions sont l'objet des commentaires de la foule et alimentent pendant les mois d'été la presse des États-Unis. Atlantic-City a fait, on le voit, bien des progrès depuis le temps de Jérémiah, et le patriarche solitaire aurait aujourd'hui quelque peine à recon-